

Le Galepin

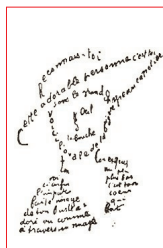
- ROUGE -

n°42 - 1^{er} juin 2021

sommaire

LES CHRONIQUES POÉSIE DE MARIO LUCAS

. Li Po et Bukowski (n°11)	2
. Jacques Réda, un promeneur solitaire? (n°14)	3
. Serge Pey (n°13)	5
. Léon Leclère, l'Apache du Pays de Bray (n°15)	7
. Lawrence Ferlinghetti (n°16)	9
. Jacques Prévert (n°18)	11
. Arthur Rimbaud (n°19)	13
. Walt Whitman (n°20)	15
. Alain Borne (n°21)	17
. Florilège Denis Roche (n°24)	19
. De l'amour courtois à la grivoiserie (n°25)	20
. Marie Uguay (n°26)	23



& Roman graphique du mois :
«Je vais rester» – Trondheim/Chevillard

RENCONTRE IMPROBABLE? PAS TANT QUE ÇA!



« Eh bien, pour commencer, je conduirais Li Po chez *Musso & Frank's*, et nous nous installerions au bar en attendant qu'une table se libère. Auparavant, j'aurais pris soin de demander qu'on nous la trouve dans "la partie ancienne" du restaurant et que nous soyons, si possible, servis par Jean. Mis à part le vendredi soir et le samedi, jours où les touristes affluent, je me suis toujours senti bien au comptoir de chez *Musso & Frank's*. Ce jour-là, je ferais servir à Li Po un verre d'un excellent vin rouge, et pour moi ce serait ma traditionnelle vodka-limonade. Quand notre table se libérerait, et avant même que nous sachions de quoi se composerait notre repas, je passerais tout de suite commande d'une bouteille de beaujolais. Et je raconterais à Li Po que Hemingway, Faulkner et Francis Scott venaient autrefois se noircir chez *Musso's*, et que j'avais pris le relais, m'y attablant, en général entre 16 et 17 heures, et y vidant bouteille sur bouteille, tout en ne cessant de lire et relire le menu mais sans presque jamais me décider à manger quoi que ce fût.

En sortant de chez *Musso's*, j'emmènerais Li Po chez moi, ne serait-ce que pour continuer à arroser notre rencontre, avec encore, selon toute probabilité, du vin rouge, et je l'inviterais à fumer des bidies. Je parlerais et il m'écouterait, puis nous inverserions les rôles. On se marrerait bien jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire. À moins qu'il n'eût préféré écrire des poèmes qu'il aurait ensuite brûlés et dont nous serions allés jeter les cendres dans

le port de L.A.

Quel que soit le continent où l'on vive, le bon goût et le bon sens dépendent moins de nos actes visibles que de nos actes invisibles. L'apparence vient après l'être, même si, je vous l'accorde, l'apparence influe aussi sur notre destinée. Li Po en a toujours été parfaitement conscient, si bien que notre douce et lente soulerie au clair de la lune constituerait notre plus belle réussite à tous les deux. Oui, oui, oui. »

Charles BUKOWSKI. *Un carnet taché de vin.*

« Si la vie est comme un grand songe,
À quoi bon tourmenter son existence!

Pour moi je m'enivre tout le jour,

Et quand je viens à chanceler, je m'endors au pied des premières colonnes

À mon réveil je jette les yeux devant moi :

Un oiseau chante au milieu des fleurs ;

Je lui demande à quelle époque de l'année nous sommes.

Il me répond : À l'époque où le souffle du printemps fait chanter l'oiseau.

Je me sens ému et prêt à soupirer,

Mais je me verse encore à boire ;

Je chante à haute voix jusqu'à ce que la lune brille,

Et à l'heure où finissent mes chants, j'ai de nouveau perdu le sentiment de ce qui m'entoure. »

« L'ivresse venue, nous coucherons sur la montagne nue
Avec le ciel pour couverture et la terre pour oreiller. »

« Devant le vin, le soir m'a surpris
Les fleurs tombées couvrent ma robe
Ivre, je poursuis la lune dans l'eau
S'éloignent les oiseaux, se dispersent les hommes. »

« Pourquoi vivre au cœur de ces vertes montagnes ?

Je souris sans répondre ; l'esprit tout serein.

Tombent les fleurs, coule l'eau, mystérieuse voie...

L'autre monde est là, non celui des humains. »

LI PO. *poète chinois. 701-762*

JACQUES RÉDA

UN PROMENEUR SOLITAIRE?



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi, j'aime rester fidèle à mes ex, surtout quand on approche les soixante-dix printemps et qu'il est temps de séparer le bon grain de l'ivraie. J'avais vingt ans quand j'ai lu ce recueil pour la première fois et depuis, il trône en bonne place dans ma bibliothèque, juste à côté de Jacques Roubaud, vous savez, celui qui a écrit *La vieillesse d'Alexandre* (un peu compliqué pour moi, mais une mine d'or pour entrer en poésie, que ce soit en lecture ou en écriture). Cette fois-ci, pas besoin d'aller fouiner sur internet et c'est très bien comme ça ! Et d'ailleurs, Jacques Réda n'aimerait pas cela.

Sa poésie est simple et limpide comme l'eau de la source, il nous emmène dans ses pérégrinations (à pied, à vélo, en solex ou en train), que ce soit Paris, sa banlieue ou la province. Il nous fait partager son amour de la nature, mais aussi son inquiétude devant un monde qui se désagrège. Son écriture est libre (bien qu'il ait inventé le vers à quatorze pieds), mêlant parfois prose et poésie (*La Tourne*), on est séduit par la beauté de ses textes. La musique, non plus, n'est jamais très loin, lui qui est un grand amoureux de jazz (un spécialiste

aussi). Il aime raconter des histoires (celles des plus humbles, perdus dans un monde qui vit au ralenti), s'attache aux détails les plus anodins, ceux qui pourraient nous échapper. Sa poésie n'est pas dénuée d'humour et c'est aussi pour ça qu'on s'y sent bien. Ce n'est pas un hasard, je pense, s'il a accompagné le travail de Pierre Bergounioux, on y retrouve la même veine, les mêmes préoccupations. Né en 1929, il dirigea la NRF.

Voici quelques extraits pour illustrer (étayer?) mon propos :

« Il est tard maintenant. Me voici comme chaque soir
Claquemuré dans la cuisine où bourdonne une mouche.

Sous l'abat-jour d'émail dont la clarté pauvre amalgame

Les ustensiles en désordre... »

La fête est finie

« ... Et vous êtes poussés vers la périphérie,
Vers les dépotoirs, les autoroutes, les orties ;
Vous n'existez plus qu'à l'état de débris ou de fumée.
Cependant vous marchez,
Donnant la main à vos enfants hallucinés... »

Personnages dans la banlieue

« Je montais le chemin quand j'ai vu d'un côté
Les sapins consternés qui descendent après l'office
Et de l'autre les oliviers en conversation grande
Fumant posément au soleil de toutes leurs racines... »

p.184

Extrait de La Tourne



Ces trois extraits sont tirés de: Amen, Récitatif, La Tourne.
Poésie-Gallimard. 1988

Lettre à Marie

Vous m'écrivez qu'on vient de supprimer le petit train
d'intérêt local qui, les jours de marché, passait couvert
de poudre et les roues fleuries de luzerne

Devant le portail des casernes et des couvents.

Nous n'avions jamais vu la mer. Mais de simples
champs d'herbe

Couraient à hauteur de nos yeux ouverts dans les jon-
quilles.

Et nos effrois c'étaient les têtes de cire du musée,

Le parc profond, les clairons des soldats,

Ou bien ce cheval mort pareil à un buisson de roses.

Des processions de folle avoine nous guidaient

Vers les petites gares aux vitres maintenant crevées,

Abandonnées sans rails à l'indécision de l'espace

Et à la justice du temps qui relègue et oublie

Tant de bonheurs désaffectés sous la ronce et la
rouille.

Depuis, nous avons vu la mer surgir à la fenêtre des
rapides

Et d'autres voix nous ont nommés, perdus en des jar-
dins.

Mais votre verger a gardé dans l'eau de sa fontaine

Le passé transparent d'où vous nous souriez toujours

Les bras chargés d'enfants et de cerises.

Je pense aux jours d'été où vous n'osez ouvrir un livre

À cause de ce désarroi de cloches sur les toits.

N'oubliez pas.

Dites comme nos mains furent fragiles dans la vôtre –

Et qu'ont-ils fait de la vieille locomotive?

Récitatif. Le Chemin - NRF - Gallimard. 1970

La bicyclette

Passant dans la rue un dimanche à six heures, soudain,
Au bout d'un corridor fermé de vitres en losange,

On voit un torrent de soleil qui roule entre des branches

Et se pulvérise à travers les feuilles d'un jardin,

Avec des éclats palpitants au milieu du pavage

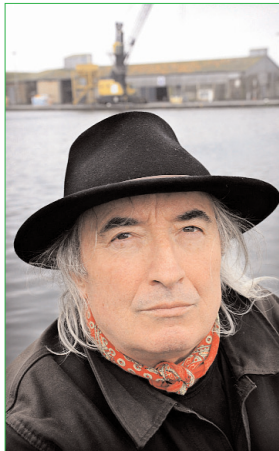


Et des gouttes d'or – en suspens aux rayons d'un vélo.
C'est un grand vélo noir, de proportions parfaites,
Qui touche à peine au mur. Il a la grâce d'une bête
En éveil dans sa fixité calme: c'est un oiseau.
La rue est vide. Le jardin continue en silence
De déverser à flots ce feu vert et doré qui danse
Pieds nus, à petits pas légers sur le froid du carreau.
Parfois un chien aboie ainsi qu'aux abords d'un village.
On pense à des murs écroulés, à des bois, des étangs.
La bicyclette vibre alors, on dirait qu'elle entend.
Et voudrait-on s'en emparer, puisque rien ne l'entrave,
On devine qu'avant d'avoir effleuré le guidon
Éblouissant, on la verrait s'enlever d'un seul bond
À travers le vitrage à demi noyé qui chancelle,
Et lancer dans le feu du soir les grappes d'étincelles
Qui font à présent de ses roues deux astres en fusion.

Retour au calme - 1989

Mario Lucas ◆

SERGE PEY



Moi, je vous dis que le hasard fait bien les choses, peut-être ne serez-vous pas d'accord avec moi, mais c'est comme ça! Bref, je vous explique:

N'étant pas grand clerc en poésie, je suis souvent obligé de faire des recherches et parfois, de m'arrêter au hasard sur un nom (en général, je tombe bien). Et là encore, binnngggo! Serge Pey! Militant de la première heure et grand lecteur des textes de Lorca, Whitman, Rimbaud, Ginsberg, Rothenberg, Villon, Ritsos, Tsara, Artaud (entre autres), il expérimente de nouvelles formes de poésie. Pas mal n'est-ce pas?

Et qui plus est (encore ce hasard fascinant), il a publié deux recueils aux Éditions Dumerchez, lequel éditeur fut un de mes camarades de classe en terminale (c'est une simple anecdote, mais quand même). D'être tombé sur ce mec par un heureux hasard, m'a laissé comme deux ronds de flan.

Serge Pey est né à Toulouse en juillet 1950. Enfant de l'immigration espagnole, il suivit de près tous les mouvements révolutionnaires, fonda en 1975 la revue *Émeute* et six ans plus tard les éditions *Tribu* qui firent découvrir de nombreux écrivains.

Son originalité en poésie vient de la forme (il s'insurge contre une poésie précieuse et coupée des réalités), on le surnomme *le poète des bâtons*. Il grave ses poèmes sur des bâtons de châtaignier ou de noisetier (parfois accompagnés de tomates), y ajoutant souvent des dessins à l'encre. Il crée une poésie verticale et ses gravures sont autant de métaphores sur la vie qui nous entoure. Mais il ne se contente pas de cette originalité, pour lui, la poésie doit être publique et

orale, ce qui donne lieu à de nombreuses performances. Serge Pey est un briseur de conventions, il invente une poésie d'action.

Sa colère n'est pas dénuée d'humour, comme cet extrait:

« Quand je parle
de tes poèmes
à un imbécile
c'est comme
si je pissais
face au vent
en voulant que le vent
change de direction

Les imbéciles sont
vraiment nombreux
sur terre

Sûrement plus nombreux
que les poèmes
que tu écris... »

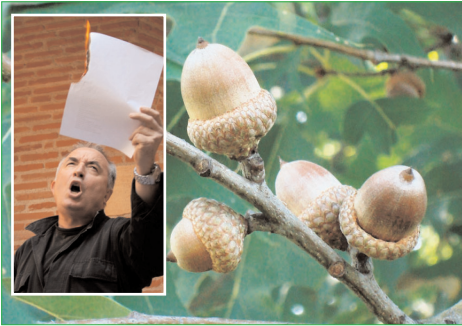
Cette poésie ouvre de nouveaux espaces, un art d'avant-garde, indissociable d'une lutte contre tout ce que l'humanité apporte d'inégalités, de misères, d'injustices et d'oppressions. Le hasard a vraiment bien fait les choses et découvrir Serge Pey fait du bien et nous rassure sur le bien que peut nous procurer l'écriture.

pb. du film « Serge Pey et la boîte à lettres du cimetière »



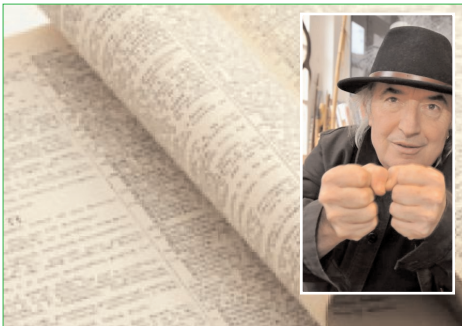
POÈME POUR UN ENFANT
AU SUJET DE L'ESPÉRANCE

On pourrait poser le problème
ainsi à la manière de Gramsci :



Chaque gland peut penser
qu'il deviendra un chêne
Si les glands avaient
une idéologie
ce serait justement
celle de se sentir
enceints de chênes
Mais dans la réalité 999 glands sur 1000
servent de nourriture aux cochons
et contribuent tout au plus
à créer des saucissons
et de la mortadelle

Chaque mot peut penser
qu'il deviendra une vérité



Si les mots avaient une idéologie

ce serait justement celle
de se sentir
enceints de vérité
Mais dans la réalité 999 mots sur 1000
servent de nourriture au mensonge
et contribuent tout au plus
à créer des discours
et des prières
dans les cimetières...
Chaque flaue d'eau immobile peut penser
qu'elle deviendra le ciel
qu'elle reflète
Si les flaques
avaient une idéologie



cela serait justement
celle de se sentir
enceintes de ciels
Mais dans la réalité 999 flaques sur 1000
servent d'abreuvoir aux cochons
et contribuent tout au plus
à salir nos souliers
ou à laisser flotter un morceau de bois
qui se prend pour un mot
ou pour une pierre
que personne n'aurait jeté
Etc.

(Poème à compléter librement
par celui qui le lit).

*Serge Pey, Poésie publique poésie clandestine,
poèmes 1975-2005, Le Castor Astral, 2006.*

Mario Lucas ◆

LÉON LECLÈRE L'APACHE DU PAYS DE BRAY



ph. Nadar

Amis Picards (et tous les autres amis bien sûr, suis-je bête), savez-vous que dans un petit village de l'Oise, appelé La Chapelle-aux-Pots, était enterré un Apache? Oh, pas Cochise, ni Geronimo, pas plus qu'un de ceux des Loups de la Butte ou des Monte-en-l'air des Batignolles. Non, celui-là se nommait Léon Leclère, mort en 1966. Alors, c'était un Apache d'où? D'abord, un gamin de La Chapelle-aux-Pots où il passa son enfance et puis... Apache?... Eh bien, c'était le nom d'un groupe de voyous qui sévissait à Paris entre 1900 et 1914; parmi eux Ravel, Stravinski, Fargue, entre autres... Léon Leclère en fit partie. Mais pourquoi "Apache"? Parce qu'un commerçant les confondit avec les vrais voyous du même nom!

Dis donc mec, de ce bled du pays de Bray jusque Ravel et Stravinski, ce dut être un drôle de chemin! Pas tant que ça, dès l'âge de quatorze ans (il étudia dans un

collège de Beauvais), il écrivait déjà des poèmes (et même des chansons) dont certains étaient lus lors des fêtes du village. Vous vous rendez compte, un p'tit gars, fils de fermier (ancien ingénieur quand même), né dans ce coin reculé et dont certains poèmes furent mis en musique par Ravel! Et ça donnait quoi ses poèmes? Oh, pas mal du tout: amoureux de la nature et des animaux (on pense parfois à Jules Renard), un style très musical et émaillé d'humour très souvent et... quelques poèmes... comment dire... érotiques, pas piqués des vers (sans jeux de mots), je ne vous en dis pas plus, jugez par vous-même:

« ...Les lapins qui dansent la ronde au clair de lune
Sont assis sur leur derrière en t'attendant;
Baise ta Margot, baise ta brune,
Vite, et va-t'en... »

Alors? Vous en pensez quoi? Bon, je dois dire que j'ai pris un extrait plutôt light, car des yeux chastes pourraient lire cette rubrique. Et l'humour, ah l'humour, on se prend à son jeu et un style dans lequel on se laisse porter, comme la Blanche Ophélie. Derrière tout cela, il y a une connaissance profonde de la nature humaine, son écriture n'est pas aussi innocente qu'elle n'y paraît:

« Bonjour Monsieur, comment va votre femme?
Fort bien? Tant mieux.
Savez-vous que les roses se fanent
Autour du rameau trop vieux?
Bonjour Monsieur... »

... Mais du reste, de la dragée, du mimosa,
Un autre se chargera mieux;
Mais du reste, du baiser, et cætera,
Un autre se chargera:
Bonjour Monsieur. »

Ces extraits et un des deux poèmes complets qui suivent figurent dans le recueil *Humoresques*, paru en 1921 aux éditions Edgar Malfère à Amiens et réédité en 2009 aux éditions (américaines) BiblioBazaar (à ne

pas manquer: les *Chroniques du Chaperon et de la Braguette*, qui sont une des sections de ce recueil). Sinon, le livre le plus récent sur cet auteur date de 1965 dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* chez Seghers! C'est quand même un monde!

Sous le sot de la confession, je dois vous avouer une chose: j'ai un regret, un grand regret, ne découvrir quelques-uns de ces textes que maintenant! En lisant les poèmes de Léon Leclère, je n'ai ressenti que du plaisir et le plaisir devient une denrée rare de nos jours. Bonne lecture chers amis (Picards ou non)!

Mario Lucas ◆

PS: Ça y est, je l'ai! Quoi donc? Le recueil dans son édition originale de 1921 (imprimé à Abbeville), avec une dédicace de la main du poète, en plus "*À ma chère Mariuccia, très affectueusement*"... Le Père Noël est passé en avance! (Sans internet, je n'aurais jamais pu me le procurer)... J'ai envie de danser la gigue ou la carmagnole! Je jubile comme un gamin! Quel trésor! Ce recueil me réconcilie avec la poésie, j'y retrouve tout ce que j'en attends: humour, beauté de la nature et des animaux, quelques références artistiques (Vuillard, Francis Jammes, Poë ou Gide), une certaine peinture sociale de l'époque, les vieux maris trompés (il y a du... chez Léon Leclère, non je ne dirai pas, vous allez me prendre pour un débile), un peu d'anticléricalisme, un rythme léger et qui chante, des métaphores étonnantes, un attachement à son terroir/territoire (c'est là, peut-être son côté apache...):

« ... À Saint-Aubin, à Ons-en-Bray,
À Espaubourg aussi, partout voici matines;
Quel amoureux regret,
Chère hypocrite, te retient donc sous la courtine? »

Un peu visionnaire aussi:

« ... Ainsi s'en va la République, tout cloche :
Que de fois hélas! que de fois
Je n'ai eu qu'un écu en poche
Quand il en fallait trois. »

La poésie comme je l'aime, que l'on ne trouve qu'en creusant la terre avec ses doigts!

Un dernier conseil: réservez vos dimanches du prin-

temps prochain pour faire les brocantes du côté de La Chapelle-aux-Pots, peut-être aurez-vous la chance de trouver un second exemplaire de ce recueil. Good luck!

Ah, j'allais oublier, Léon Leclère est plus connu sous son nom de plume: Tristan Klingsor.

SI DANS CENT ANS OU PLUS...

Si dans cent ans ou plus un homme à barbe grise,
Par quelque triste jour de pluie
Parcourant ce poème
Rêve de celle qu'en secret il aime,
Qu'il songe à mon tourment et se dise
Que j'ai souffert plus que lui.

Si dans cent ans ou plus une autre lit ceci
De ses yeux beaux comme ceux qui m'ont mis
Le cœur en peine,
Peut-être y aura-t-il belle enfin qui me plaigne
Et qui pensant à mon souci
Prenne mieux en pitié son ami.

Mais vous chère, point ne lirez ces lignes noires
De mon amoureux deuil qui n'est pas assagi
Ou si vous les lisez, ne voudrez point savoir
Que c'est de vous qu'il s'agit.

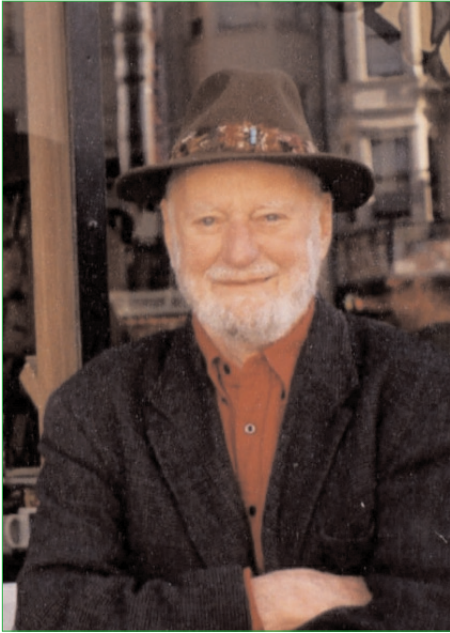
L'escarbille d'or. 1922

LE TRIO

Le notaire, le cousin et le poète
Vous font un trio d'amoureux, ô très chère,
Et si parfois vous riez peut-être
Du rêveur qui vous adore comme pas un,
Vous le laissez simplement se morfondre
Pour tendre la main aux écus du notaire
Et la joue aux baisers du cousin :
Ainsi va le monde.

Et cependant que votre mari
Qui se croit assuré contre le pire
Promène sa faconde,
Vous l'encornez et chacun rit ;
Il n'y a que moi seul, très chère, qui soupire :
Ainsi va le monde.

LAWRENCE FERLINGHETTI



Ils ont la peau dure ces gars de la *Beat Generation* (tout au moins certains...): Gary Snyder, 88 ans (zen ce mec) et Lawrence Ferlinghetti, centenaire dans quelques jours. Un petit cercle d'amis, pour la plupart, qu'on pensa éphémère et qui marqua la littérature américaine (au cours de notre jeunesse, et encore maintenant...). Un petit rappel: Jack Kerouac, Allen Ginsberg, William Burroughs, puis Gregory Corso, Gary Snyder, Lawrence Ferlinghetti, j'en passe et des meilleurs (façon de parler!). Et *Sur la route*, et *Le Festin nu*, pas besoin de vous citer le nom des auteurs, n'est-ce pas ?

Kerouac, Ginsberg et Burroughs lancèrent le mouvement dans les années quarante, rejoints

par d'autres écrivains au cours des années cinquante. Une bande de libertaires, soucieux d'inventer une nouvelle écriture (on n'est pas loin de l'écriture automatique des Surréalistes) et de nouveaux concepts, de la provoc en quelque sorte. Mais, quand on dit maintenant *Beat Generation*, on sait de quoi on parle. Ferlinghetti ne fut pas le plus connu, mais il restera comme celui qui créa la maison d'édition *City Lights Books* et osa, le premier, publier Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Il eut même le courage (et ce n'est pas peu dire) de publier en 1969 *Journal d'un vieux dégueulasse* de Bukowski (ils restèrent amis par la suite, mais j'y reviendrai plus loin, patience). C'était (c'est) également un poète, une poésie libertaire s'attaquant au modèle américain. Une poésie ne manquant pas d'humour également. Une traduction française d'un de ses derniers livres est parue en 2012 aux éditions maelström reVolution: *Poésie Art de l'insurrection*. Et c'est là que je reviens à Bukowski, car dans certains passages de ce recueil, on retrouve, presque mot pour mot, ce que pense le Buk de la poésie et des poètes (voir *Un carnet taché de vin*):

"Plus le temps pour l'artiste de se cacher au-dessus, au-delà ou derrière le décor, indifférent, à se ronger les ongles



Hal Chase, Jack Kerouac, Allen Ginsberg, Ferlinghetti

à se raffiner jusqu'à ne plus exister...

... Nous avons vu les meilleurs esprits de notre génération détruits par l'ennui lors des lectures poétiques.

La poésie n'est pas une société secrète...

... Vous tous, poètes des villes

pendus dans les musées, y compris moi-même,

Vous tous, poètes qui écrivez de la poésie sur la poésie,

Poètes de la langue morte et déconstructionnistes,

Vous tous, poètes pour ateliers de poésie...

... Vous tous, visionnaires de chambre à coucher et agit-propagateurs de placard...

... Vous tous les critiques littéraires

qui buvez le sang des poètes,

Vous la Police Poétique...

Où sont les sauvages enfants de Whitman,

où, les grandes voix qui s'élèvent

avec douceur et sublimité,

où sont les grandes visions neuves...

... Poètes, descendez

dans les rues du monde une fois de plus

Ouvrez votre esprit et vos yeux

à l'ancien délice visuel,

Raclez-vous la gorge et parlez,

La poésie est morte, vive la poésie..."

Je sais que certains ne partageront pas ce point de vue mais je pense également qu'il faut arrêter avec le cui-cui des oiseaux, les belles fleurs, les amours mortes et mettre les mains dans le cambouis! Arrêter de se regarder le nombril!

Mario Lucas ◆

Salut d'amour

À tout animal qui mange ou tire sur sa propre espèce

À chaque chasseur en 4x4 avec fusil à lunette monté à l'arrière

À chaque tireur d'élite ou ninja de Forces spéciales

À chaque redneck botté avec pitbull et fusil à canon scié

À chaque membre des forces de l'ordre avec chiens dressés pour traquer et tuer

À chaque flic ou indic en civil ou agent secret avec holster rempli de mort

À chaque serviteur du peuple tirant sur le peuple ou visant un malfaiteur en fuite pour tuer

À chaque garde civil de tout pays gardien des citoyens avec menottes et carabines

À chaque garde-frontière devant n'importe quel Check point Charley de n'importe quel côté de n'importe quel Mur de Berlin de Bamboo ou Totilla Curtain

À chaque motard CRS d'élite patrouille fédérale en pantalon de cheval fait sur mesure casque en plastique cravate lacet

À chaque voiture de patrouille avec fusil à pompe sirènes hurlantes chaque blindé anti-émeute avec lance-à-eau et matraques prêtes à servir

À tout pilote d'élite avec missile laser et napalm plein les ailes

À chaque commandant au sol donnant la bénédiction aux bombardiers qui décollent

À n'importe quel Département d'État de n'importe quelle superpuissance

marchande d'armes vendant aux deux côtés de n'importe quel conflit à la fois

À n'importe quel nationaliste extrémiste de quelque nation que ce soit dans n'importe quel monde tiers est ouest nord sud

Qui tue pour sa nation chérie

À n'importe quel prophète poète enflammé armé de fusils de symboles ou de rhétorique

À chaque propagateur de la foi et de la raison de la lumière spirituelle par la force des armes

À chaque instrument attiré de la légitime puissance publique de n'importe quel pouvoir d'État

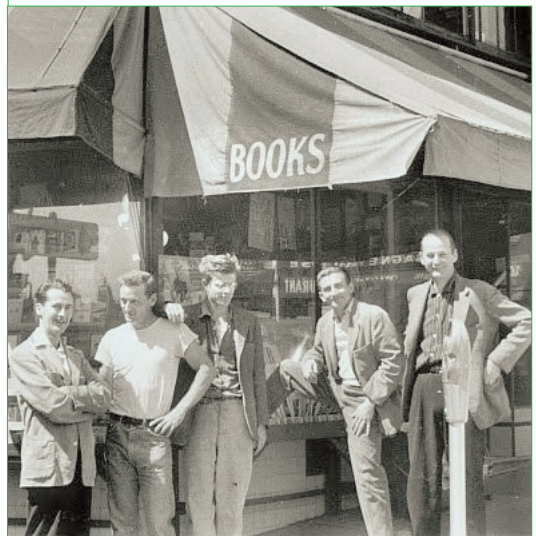
À tous et à chacun qui tuent tuent tuent encore et toujours au nom de la paix

Je lève – seul et unique salut possible! – mon doigt majeur.

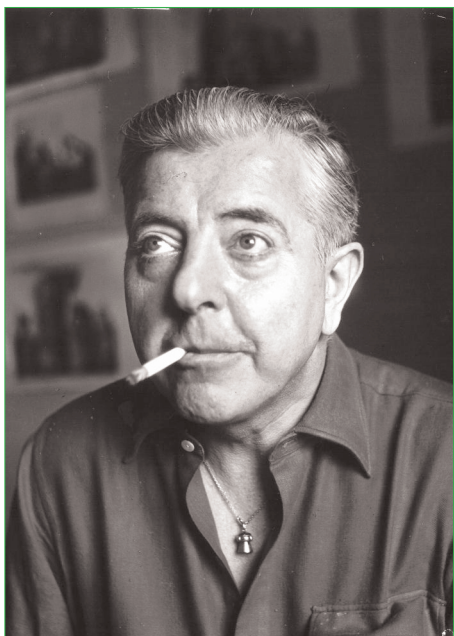
How to Paint Sunlight. 2001

◆ UN INVENTAIRE À LA PRÉVERT

1958 - devant la City Lights Books
Bob Donlin, Neal Cassady, Peter Orlovsky,
Robert LaVigne et Lawrence Ferlinghetti



UN INVENTAIRE À LA PRÉVERT

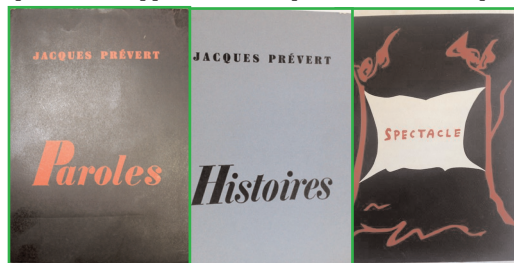


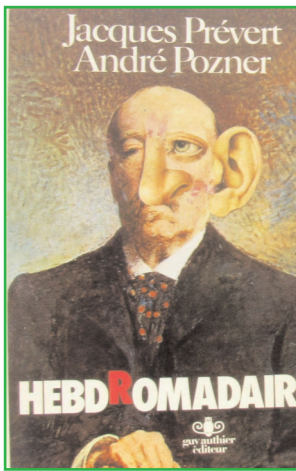
Des recueils de poèmes: *Paroles* (1946), *Histoires* (1946), *Spectacles* (1951), *Grand bal de printemps* (1951), *La pluie et le beau temps* (1955), *Fatras* (1966), *Imaginaires* (1970), *Choses et autres* (1972), *Hebdromadaires* (entretiens avec André Pozner, 1972)... des dialogues de films savoureux: *L'affaire est dans le sac* (avec Pierre Prévert), *Quai des brumes* (avec Marcel Carné), *Le Crime de Monsieur Lange* (avec Jean Renoir), *Les Enfants du Paradis* (avec Marcel Carné), *Les Amants de Véronique* (avec André Cayatte), *Le Roi et l'Oiseau* (avec Paul Grimault)... de magnifiques collages également et... plusieurs ratons laveurs. Il faudrait un livre entier pour tout citer! Sans compter sa participation prépondérante au groupe *Octobre* jusqu'en 1936, ainsi que sa collaboration avec les Surréalistes (groupe qu'il quittera suite aux divergences de vue avec André Breton). Parfois décrié (ne pas lire l'article infâme de Houel-

lebecq!), il est désormais un poète (c'est cependant un qualificatif qu'il n'aimait pas) majeur du vingtième siècle (c'est une banalité que de dire cela). Quand on dit Prévert, on sait de quoi on parle et immédiatement ses poèmes résonnent en nous. Un libertaire, c'est ça qui dérangeait et qui dérange toujours! Ce n'est pas un hasard si, dans la partie intitulée *Charmes de Londres* du recueil *Grand bal de printemps* (avec des illustrations du photographe et ami Izis), il cite Thomas de Quincey (1785-1859): «*Je dois le reconnaître, d'une façon générale les pauvres ont plus de philosophie que les riches. Ils sont prêts à accepter plus rapidement et de meilleure humeur, ce qu'ils considèrent comme des maux inévitables, des pertes irréparables...*» Jusqu'en 1946, Prévert n'avait écrit que quelques poèmes épars et c'est sur l'insistance d'Henri Michaux auprès d'un éditeur que sortit son premier recueil *Paroles*.

(Entre nous, je dois vous avouer que, décider d'écrire cette rubrique sur Prévert ne fut pas chose facile: j'avais peur que cela fasse un peu «bateau», quand on dit «Prévert», on pense surtout aux chansons et/ou poèmes les plus célèbres, pas forcément à un grand poète, style Baudelaire ou Rimbaud. Puis, je me suis souvenu que c'est en le découvrant (j'avais dix-sept ans et un copain de lycée m'avait prêté *Paroles*) que j'ai mis le pied à l'étrier (j'ai essayé avec la main, mais ce n'est pas facile) de la poésie. Je voulais écrire comme lui, cela me semblait facile... Grossière erreur! Pour moi, quand je dis «poésie», c'est son nom qui vient en premier! Mais, j'étais loin de m'imaginer l'ampleur de la tâche... un HOMME unique... vraiment!

Pour terminer, je ne ferai que citer la conclusion d'*Hebdromadaires* (un livre qu'il faut absolument lire et qui nous en apprend beaucoup sur Prévert et ce qu'il





pense de ce qu'on appelle communément *la poésie*): «*Ce n'est pas si fréquent de rencontrer un homme qui parle à livre ouvert, un livre qu'on aime lire*».

Pater noster

Notre Père qui êtes aux cieux
Restez-y

Et nous nous resterons sur la terre

Qui est quelquefois si jolie
Avec ses mystères de New York

Et puis ses mystères de Paris

Qui valent bien celui de la Trinité

Avec son petit canal de l'Ourcq

Sa grande muraille de Chine

Sa rivière de Morlaix

Ses bêtises de Cambrai

Avec son Océan Pacifique

Et ses deux bassins aux Tuileries

Avec ses bons enfants et ses mauvais sujets

Avec toutes les merveilles du monde

Qui sont là

Simplement sur la terre

Offertes à tout le monde

Éparpillées

Émerveillées elles-mêmes d'être de telles merveilles

Et qui n'osent se l'avouer

Comme une jolie fille nue qui n'ose se montrer

Avec les épouvantables malheurs du monde

Qui sont légion

Avec leurs légionnaires

Avec leur tortionnaires

Avec les maîtres de ce monde

Les maîtres avec leurs prêtres leurs traîtres et leurs reîtres

Avec les saisons

Avec les années

Avec les jolies filles et avec les vieux cons

Avec la paille de la misère pourrissant dans l'acier des canons.

in *Paroles*



Ne rêvez pas

(l'ordinateur)

Ne rêvez pas

pointez

grattez vauquez marnez bossez trimez

Ne rêvez pas

l'électronique rêvera pour vous

Ne lisez pas

l'électroliseur lira pour vous

Ne faites pas l'amour

l'électrocoïtal le fera pour vous

Pointez

grattez vauquez marnez bossez trimez

Ne vous reposez pas

Le Travail repose sur vous.

in «*Choses et autres*»

Prémonitoire, n'est-ce-pas?

Mario Lucas ◆



LES CAHIERS DE DOUAI



Arthur Rimbaud? «Pas très original», me direz-vous. Peut-être, mais il est, avec Prévert, une de mes références principales. Alors? Eh bien alors, je vais essayer de vous parler de choses moins connues, comme *Les Cahiers de Douai* (même si on y trouve quand même *Ophélie*, *Le Dormeur du val*, *Le Buffèt* ou *Ma Bohème*).

«*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*», encore moins à seize et encore, encore moins à quinze, comme en témoigne *Les Étrennes des orphelins*, écrit en 1869, un de ses premiers poèmes :

«La chambre est pleine d'ombre; on entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...
– Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieus;
Et la nouvelle Année, à la suite brumeuse,
Laisant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...»

Le fond et la forme n'y sont pas encore mais, dès 1870, Rimbaud écrit les fameux *Cahiers de Douai* (je dis «les», car en fait, il y a deux «*Cahiers*»).

Du 29 août au 5 septembre, Rimbaud fugue et est recueilli à Douai chez un de ses professeurs, Georges Izambard. Il écrit et espère être édité pour la première fois. C'est ainsi que, le 27 septembre, il dépose chez Paul Demeny (poète et éditeur de Douai) le premier «*Cahier*», composé de quinze poèmes. En octobre, il déposera sept autres poèmes (le deuxième «*Cahier*»). Mais quelque temps plus tard, il se ravisa et écrivit à Paul Demeny: «*Brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mon séjour à Douai*». Heureusement, ce dernier n'en fit rien et quelques années plus tard, les «*Cahier*» furent publiés.

Ce n'est pas encore au «voyant» ou à «l'homme aux semelles de vent» qu'on a affaire à cette époque-là, mais plutôt au révolté, au libertaire qui s'érige contre une société bourgeoise méprisante et profiteuse, ainsi que contre une église hypocrite.

En 1871, Rimbaud fugue une nouvelle fois, vers la capitale cette fois-ci. Il cherche à entrer en contact avec Jules Vallès, puis intègre le groupe des «Francs-Tireurs», passionné par la Commune.

Durant cette période, il devient très sarcastique, comme dans le poème *Les pauvres à l'église*:

«Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attéidit puamment leur souffle, tous leurs yeux
Vers le choeur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oremus risibles et têtus...

... Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote:
C'est bon. Encore une heure; après, les maux sans noms!
– Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote
Une collection de vieilles à fanons...

... Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,
Récitent la complainte infinie à Jésus,
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus...»

Les *Cahiers de Douai* sont, pour la plupart des textes, empreints de cet état d'esprit. Mais on y retrouve aussi sa haine envers Napoléon III, ainsi que le montre *Le Forgeron* (dans ce poème, Louis XVI fait face à un forgeron, mais en fait, il s'agit de l'Empereur à qui un boulanger jettera son bonnet):

« ... Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant
Comme un claiçon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le Peuple était là, se tordant tout autour...
... Sire, tes vieux canons sur les sales pavés:
Oh! quand nous serons morts, nous les aurons lavés
Et si, devant nos cris, devant notre vengeance,
Les pattes des vieux rois mordorés, sur la France
Poussent leurs régiments en habits de gala,
Eh bien, n'est-ce pas, vous tous? Merde à ces chiens-là! ... »

Le poème *L'éclatante victoire de Sarrebrück* est du même tonneau, avec une forte dose d'ironie:

« Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant; très heureux, car il voit tout en rose,
Féroce comme Zeus et doux comme un papa...

... À droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,
Et: « Vive l'Empereur!!! » – Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil noir... Au centre,
Boquillon rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, – présentant ses derrières –: « De quoi?... »

Et aussi, ce ton sarcastique envers l'église dans *Le Châtiment de Tartuffe*:

« Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,
Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux,
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée... »

Rimbaud cessera d'écrire en 1875, six ans seulement d'écriture géniale, pas mal n'est-ce-pas?

(PS: Si un jour vous tombez sur un article de journal de cette époque signé Jean Baudry, c'est de Rimbaud qu'il s'agira).

Enfin, je terminerai avec ce dernier poème qui ne fait pas partie des « *Cahiers* », puisqu'écrit en 1872, mais qui est celui que je préfère (un peu égoïste, oui, je sais!), *Chanson de la plus haute tour* (on pourrait croire que c'est un de ses derniers textes mais, en fait, il s'adresse à Verlaine):

« Oisive jeunesse
À tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.

Je me suis dit: laisse,
Et qu'on ne te voie;
Et sans la promesse
De plus hautes joies.
Que rien ne t'arrête,
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie;
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.

Ainsi la prairie
À l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraies
Au bourdon farouche
De cent sales mouches.

Ah! Mille veuvages
De la si pauvre âme
Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame!
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie?

Oisive jeunesse
À tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent! »

W.W.



Qui est-ce? Pas W.C. (Fields), ni Wonder Woman! Mais alors, qui? Eh ben, un grand gars, longue barbe, visage buriné, yeux perçants, feutre mou à large bord, et cetera.

Bof, pas terrible comme intro!

Bon, vous allez me dire que je vais encore vous parler d'un poète d'il y a plus d'un siècle et pas d'un poète contemporain (c'est vrai que je le fais rarement, peut-être parce que je ne sais rien de la poésie actuelle. Moi, ce qui m'intéresse, c'est des mecs, des vrais, des humanistes, des écrivains qui ont révolutionné l'écriture, et pour cela [comme pour la philo], il faut parfois remonter très loin).

C'est aussi pour ça que la fois dernière, je vous ai parlé de l'Arthur, sujet ô combien passionnant. Bref, passons!

(Il ne connaît rien de la poésie récente, rien de la littérature française et il va sûrement encore nous faire chier avec un Américain.)

Ben oui, braves gens, c'est comme ça, autant je hais l'Amérique, autant j'adore la plupart de ses écrivains (rapport de cause à effet?).

(Alors, t'accouchez?)

OK. Bon, donc un poète américain, mais pas n'importe lequel, celui qui a (avec Emily Dickinson) influencé la poésie américaine du XX^{ème} siècle et même au-delà (on y reviendra).

Cet homme (vous vous en doutez peut-être), c'est Walt Whitman, décédé en 1892.

À noter qu'il fut traduit par Jules Laforgue, signe qu'il intéressait déjà les poètes français.

Humaniste? Oui, en particulier sa position en faveur de l'abolition de l'esclavage qui lui valut quelques désagréments. Sa réaction au moment de l'assassinat d'Abraham Lincoln, marqua également les esprits:

"O Mon Capitaine!

... Debout! mon capitaine, entends les cloches,
Lève-toi, c'est pour toi que claquent ces flammes,
Pour toi que trillent ces clairs,
Pour toi ces bouquets, ces tresses, ces couronnes
Et ce rivage noir de monde
Qui t'acclame, cette fluctuante masse de visages anxieux
Écoute-les, petit père, écoute-moi,
Je passe mon bras sous ta nuque!
Non, c'est un rêve, tu n'es pas mort,
Tu n'es ni raide ni froid sur ce pont!..."

Ce qui le rapproche des auteurs américains actuels, c'est qu'il s'attachait à parler de l'Amérique ordinaire.

Mais, c'est surtout par son style (à l'opposé de celui d'Emily Dickinson) qu'il chamboula la poésie: des vers libres et longs, le recours à la répétition qui donne de la force au poème.

On retrouve ce style dans *Canto General* de Pablo Neruda, lequel était un de ses admirateurs:

"... Laisse-moi oublier aujourd'hui ce bonheur plus ample que la mer.

Car l'homme est plus vaste que la mer avec ses îles,
Et il faut tomber en lui comme en un puits pour rejaillir du fond
Avec un bouquet d'eau secrète et de vérités englouties..."

Son recueil le plus marquant s'intitule *Feuilles d'herbe*, qu'il auto-publia en 1855, pour ensuite le modifier et l'enrichir jusqu'en 1891, à l'aube de sa mort.

J'aimerais, pour clore cette rubrique, terminer par ses mots qui sont une invite à croquer la vie à pleines dents:

"Cueille dès maintenant les fleurs de la vie car la mort est si pressée que le frère bouton qui s'ouvre aujourd'hui aura bientôt trépassé."

Merci !

Extraits de *Feuilles d'herbes*

O Moi ! O la vie !

O moi ! O la vie ! Les questions sur ces sujets qui me hantent,
Les cortèges sans fin d'incroyants, les villes peuplées de sots,
Moi-même qui constamment me fais des reproches, (car qui est plus sot que moi et qui plus croyant?)

Les yeux qui vainement réclament la lumière, les buts méprisables, la lutte sans cesse recommencée,

Les pitoyables résultats de tout cela, les foules harassées et sordides que je vois autour de moi,

Les années vides et inutiles de la vie des autres, des autres à qui je suis indissolublement lié,

La question, O moi ! Si triste et qui me hante – qu'y a-t-il de bon dans tout cela, O moi, O la vie ?

Réponse :

Que tu es ici – que la vie existe et l'identité,

Que le puissant spectacle se poursuit et que tu peux y apporter tes vers.

Votre route, ce n'est pas à moi, mais à vous, à personne d'autre que vous de la parcourir,

À vous et à vous seul, d'y voyager !

C'est tout près, à votre portée,

Peut-être même étiez-vous dessus depuis votre naissance à votre insu,

Peut-être vous attend-elle partout sur l'eau ou sur la terre.

Et puis tu n'arrêtes pas de me poser des questions et je ne suis pas sourd,

Mais ma réponse est que je n'ai pas de réponse, qu'il faut que tu la trouves pour toi-même.

On a mis un corps d'homme aux enchères

(La scène se passe avant la guerre, c'est ma coutume d'assister à la vente des esclaves),

J'aide le vendeur, il est nul, il ne connaît pas son boulot.

S'il vous plaît, messieurs, contemplez-moi un peu cette merveille, est-ce que la plus élevée des enchères du plus fortuné des acquéreurs sera suffisante : non !

Pour ce corps, le globe est demeuré en gestation pendant des quintillions d'années sans vie animale ni végétale, pour ce corps ont tourné les roues régulières et lourdes des cycles planétaires.

Dans ce corps, un cerveau, une boîte à surprises, dans ce corps, au bas de ce corps, une fabrique de héros.

Ces bras, ces jambes, rouges, noirs ou blancs, observez bien, n'ont-ils pas finesse musculaire et nerveuse, si vous y tenez, nous irons jusqu'à les disséquer pour que vous voyiez bien.

Exquise acuité des sens, flamme de vie dans les yeux, culot et détermination, carapace des muscles pectoraux, souplesse de l'axe du cou, des vertèbres, fermeté de la chair, bonne solidité des bras, des jambes, sans compter les merveilles cachées sous la peau !

Là où coule le sang, ce bon vieux sang unique, ce brave liquide rouge, universel !

Là où se dilate, là où gicle un cœur, où battent passions, désirs, projets, ambitions (Parce que vous croyez qu'incapables de s'exprimer dans les salons ou les salles de conférences ils n'existeraient pas ?)

Il n'y a pas qu'un homme devant vos yeux, mais un père d'hommes qui seront pères à leur tour, qui seront la souche d'États peuplés, de républiques florissantes, la source d'innombrables vies immortelles aux innombrables incarnations des plaisirs.

Qui peut dire quelle sera la descendance de sa descendance dans les siècles futurs ? (Et si l'on remontait le cours des siècles passés pour vous-mêmes, qui sait qui l'on trouverait au commencement ?)

Poètes à venir ! Orateurs, chanteurs, musiciens à venir !

Ce n'est pas aujourd'hui à me justifier et répondre qui je suis, Mais vous, une nouvelle génération, pure, puissante, continentale, plus grande qu'on ait jamais vu,

Levez-vous ! Car vous devez me justifier.

Moi, je n'écris qu'un ou deux mots indicatifs pour l'avenir ;

Moi, j'avance un instant et seulement pour tourner et courir arrière dans les ténèbres.

Je suis un homme qui flânant le long, sans bien s'arrêter, tourne par hasard un regard vers vous et puis se détourne.

Vous laissant le soin de l'examiner et de le définir,

En attendant de vous le principal.

Mario Lucas ◆

ALAIN BORNE



J'aurais pu vous raconter une histoire (totalement inventée) où je déambulais avec lui dans les rues du Quartier Latin, ou de Pérouges, ou d'ailleurs... ou une autre où je buvais un café avec lui assis à une terrasse à Beauvais ou bien en bord de mer... ou une autre encore où je l'interrogeais pour un article dans une revue poétique... quoi d'autre encore? J'en sais rien, plein d'autres possibilités, à vous de voir.

En réalité, rien de tout cela. Je suis allé, pour écrire cette chronique, devant les étagères de ma bibliothèque, cherchant un recueil de poésie un peu inattendu. Même pas vrai! (Ah, Ah.) Non, j'ai juste fait comme bien souvent, compulsant des anthologies, puis creusant un peu sur internet (pas fan de cet outil, mais il faut avouer que c'est parfois bien utile).

Bref et pour revenir à ma compulsation (je ne sais pas si ça se dit) de mon anthologie préférée, je me suis arrêté sur une poétesse québécoise : Claudine Bertrand, superbes textes dans une écriture attirante. Puis, je ne sais pourquoi, l'intuition peut-être, je suis remonté de la page 896 à la page 620.

Et là, jackpot! Pile-poil ce que je cherchais : Alain Borne, un monde sans espoir où l'amour arrive à s'immiscer (difficilement).

Je n'écris pas pour les anémones ni pour les jeunes filles grises (je les aime aussi mais je veux qu'elles s'enivrent un peu de l'amour qui est ici comme partout et rosissent et deviennent belles en ce temps de fleurs).

Cela ne reviendra pas, vingt ans, l'amour léger: le pas s'éloigne de l'enfant porteur du premier baiser. Il ne reviendra plus qu'en homme vêtu de barbe.

Fini l'haleine soyeuse d'une source au ras du sol, fini la vie des chimères.

Voici la vie de la vie avec son ennui et son aigreur :

Je ne vous aime pas pour votre beauté mais pour mon plaisir.

C'en est fini du temps du jeu; commence celui de la nourriture.

Alain Borne est né en 1915 et décédé d'un accident de la route en 1962. Pour lui, le monde est sans espoir. Il n'y a aucune raison d'être là. Tout est pulvérisé par la mort qui nous attend un peu plus loin. Il fut l'ami de Paul Éluard ainsi que de Louis Aragon (qui salua son lyrisme) et très lié avec Pierre Seghers. Cependant, il resta assez longtemps ignoré du milieu littéraire. Il écrivit une trentaine de recueils dont seulement la moitié a paru depuis. Sa profonde mélancolie ne l'empêcha pas de participer à la Résistance pendant l'Occupation. Mais son pessimisme alla croissant et, à la mort de sa mère en 1961, il sombra dans l'alcoolisme et la dépression. Pour ses amis, il resta quelqu'un d'insondable, comme venu d'une autre planète dirent certains. Pour cet homme ténébreux, l'amour et la mort étaient étroitement liés.

Alain Borne est vraiment un poète à redécouvrir.

Je pense

à Paul Vincensini

Je pense que tout est fini

Je pense que tous les fils sont cassés qui retenaient la toile

Je pense que cela est amer et dur

Je pense qu'il reste dorénavant surtout à mourir

Je pense que l'obscur est difficile à supporter après la lumière

Je pense que l'obscur n'a pas de fin
 Je pense qu'il est long de vivre quand vivre n'est plus
 que mourir
 Je pense que le désespoir est une éponge amère
 qui s'empare de tout le sang quand le cœur est détruit
 Je pense que vous allez me renvoyer à la vie qui est
 immense
 et à ce reste des femmes qui ont des millions de visages
 Je pense qu'il n'y a qu'un visage pour mes yeux
 Je pense qu'il n'y a pas de remède
 Je pense qu'il n'y a qu'à poser la plume
 et laisser les démons et les larves continuer le récit
 et maculer la page
 Je pense que se tenir la tête longtemps sous l'eau
 finit par étourdir
 et qu'il y a de la douceur à remplacer son cerveau
 par de la boue
 Je pense que tout mon espoir que tout mon bonheur
 est de devenir enfin aveugle sourd et insensible
 Je pense que tout est fini.

(L'amour brûle le circuit, Club du Poème, 1962)

Quand je serai mort
 vous ne penserez plus à moi
 – silence et absence –
 un nom sur une marguerite d'os
 que je ne serai plus là pour effeuiller.
 Je t'aime un peu beaucoup
 passionnément
 brisez vos douces mains à soulever la dalle
 soulevez la dalle car je suis là
 je n'ai plus en guise de lèvres et d'yeux
 qu'un peu de terre d'où jaillit le blé.
 Le blé est mon regard

le blé est mon baiser
 je suis moins que le coquelicot
 je suis moins que le duvet du rossignol
 qui fut l'été.

Été ma grande saison
 amour ma grande journée
 et Vous
 le seul rêve qui ait pu m'éveiller.

Je m'endors et je meurs.

Quand je serai mort
 vous ne penserez plus à moi
 avec moi mourra ma musique

et si des lèvres vives la chantent encore
 ce seront elles que vous aimerez.

(Œuvres poétiques complètes. Éditions Curandera.Tome1.1980)

Tant d'oiseaux

Tant d'oiseaux
 Qu'on dirait de l'eau en pluie
 un goutte-à-goutte d'ailes
 une giboulée de plumes
 une averse de griffes.
 L'orage opaque éteint le ciel
 et son tonnerre est de cris.
 Qu'importe qu'importe
 puisque ce cauchemar n'est pas un rêve
 puisque ces griffes sont réelles
 et que c'est réellement qu'il faudra mourir.

Mario Lucas ◆



Illustration de René Daumer
 "Poète à sa table", pour Alain Borne

D'Alain Borne, publications posthumes et rééditions récentes :

2014 : *L'iris marchait de son odeur*, éditions Voix d'encre,

2015 : (Rééd.) *L'amour brûle le circuit*, éditions Fondencre

2016 : (Rééd.) *Brefs*, éditions Voix d'encre

2016 : (Rééd.) *Seuils*, éditions Voix d'encre

&

"Alain Borne", in *Poètes d'aujourd'hui*, Seghers

FLORILÈGE

Les déménagements ont parfois du bon! Je n'ai pu résister à l'envie de partager avec vous ces quelques remarques retrouvées sur une page d'un vieux journal de 1978, dont je ne sais ni le nom, ni la date précise. En tout cas, cela m'a paru très instructif... si on peut parler ainsi de la poésie.



Faire des vers est devenu aujourd'hui un problème de robinetterie. La poésie est ailleurs, dans le rythme, dans le travail de la langue.

Michel Chaillou

Le rythme est la question la plus difficile... Impossible de traiter du rythme poétique par un comptage syllabique; il y faut la considération du pied dont la cellule élémentaire est triple; faite d'une différence entre fort et faible, et de la répétition de cette différence et de la pause par où passe cette répétition... Comment le rythme et le sens se commandent, se correspondent, c'est la question. Car un poète, prenons Baudelaire, parlant de l'infini (par exemple) dit une fable (une figure) du rythme qui invente son vers et que son vers invente.

Michel Deguy

Pour moi, le vers est capital. Il m'intéresse plus que la poésie en soi. J'ai commencé à écrire des vers à huit ans, alors que je ne savais pas ce que c'était que la poésie... Le vers est le nœud de la parole et du silence. Il faut qu'il y ait des blancs: au bout des vers, entre les vers.

Eugène Guillevic

Le vers est folie, éclatement, destruction du nombre. Les comptes que peut faire l'oreille syllabique sont à rejeter par principe. Aucune vieillesse jamais ne nous entravera... Pas de rythme, pas de mètres, sinon les plus sauvages. Commencement sans fin réitéré d'un ordre qui, incluant son contraire, donne à l'âme son champ, son assiette.

Pierre Oster Soussouev

Cette question m'encombre... J'avoue que les arcanes de l'étude métrique me sont quelque peu étrangères. Je ne travaille que d'instinct et me fie volontiers au hasard. Chez les

poètes que je lis me touche d'abord l'intensité du cri (ou de la vision)... Donnons aux mots leur territoire non aménagé.

Alain Rais

Il n'y a pas d'écriture, quelle qu'elle soit, sans construction et ordonnance des mots dans la phrase... On parle trop de la poésie comme si elle n'était pas d'abord une affaire technique. Sans technique d'écriture, il n'y aurait ni poésie, ni roman, ni rien. Au fond la métrique est toujours là. Même après le vers libre.

Denis Roche

Et pour terminer :

De la musique avant toute chose/ Et pour cela préfère
l'Impair/ Plus vague et plus soluble dans l'air/ Sans rien en
lui qui pèse ou qui pose.

Anonyme...

... Curieuse conversation : des terres labourées
À la tille de mon peuple à cantiques, et sur
Notre oreille, ils nous font lire ces inscriptions :
« devant le roi qui fait frapper, devant la pelle
de terre cuite (pour ramasser de la terre), on
trouve des ressemblances à ce qui paraît à nous dans
les commandements de méfiance ».

Nous sommes arrivés ici et nous voyons sur le banc
Bien des choses, auquel poids le colosse imprime son
Gouvernement, pénètre dans la rumerie.

La « semblance » de la chèvre, dame des bouillons
(qui plonge dans...) l'oracle trempe un peu plus

Chaque jour allongé sur mon corail déchirant sa
Jolie peau de muse noyée c'est-à-dire comblée

À ne pas savoir quelle impériale passe

Ni quelle impériale il me faudra prendre.

Lui disait : « ... à faire.

Et je récompenserai en eux

Les services des pères »...

Denis Roche. *L'oubli et les lubies*



Mario Lucas ◆

DE L'AMOUR COURTOIS À LA GRIVOISERIE



P R O M E T T R E
EST UN, ET TENIR EST
UN AUTRE.

Préambule : Il est recommandé de lire cette rubrique en écoutant quelques notes d'une sonate pour clavecin de Scarlatti.

« Mignonne, allons voir si la rose... » (Ah! Ah!)...

Un petit coup de blues? Un besoin de retourner aux sources? Que sais-je encore... Bref, j'ai eu envie de me replonger dans l'Amour Courtois; vous savez, ces textes de Charles d'Orléans, Marie de France, Thibaut de Champagne, Bernard de Ventadour, j'en passe et des meilleurs... Mais, de la courtoisie, on passe vite à la grivoiserie! Au départ de ma rubrique, je voulais, décollant de l'amour courtois, atterrir sur le tarmac de la poésie humaniste, voire révolutionnaire. Mais la grivoiserie a fait son œuvre et j'ai décidé de faire étape en cours de vol. Faut dire que j'ai découvert de petites pépites, la poésie n'est-ce-pas, aussi, jouer avec les mots et les vers?

Par exemple, cet auteur picard du XIX^{ème} siècle, connu pour d'autres textes... ou encore George Sand (enfin, il paraît). On rit, on s'amuse, on jubile! Je terminerai par un petit jeu qui devrait vous ravir, gentes dames et gentils damoiseaux. Amusez-vous (Je pourrais dire « Dieu reconnaîtra les siens », mais ce n'est pas mon genre... Plutôt « Je connais des esprits mal placés qui... »).

Tout d'abord, ce texte de notre ami picard :

Les gens sont des brebis

Guillot passait avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant:
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office;
En appuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle:
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,
J'ai grand regret et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

*Contes et nouvelles en vers par Monsieur de
La Fontaine. À Amsterdam chez Pierre
Brunel, sur le Dam à la bible d'or, 1709*

Puis George Sand?

Je suis très émue de vous dire que j'ai
bien compris l'autre soir que vous aviez
toujours une envie folle de me faire
danser. Je garde le souvenir de votre
baiser et je voudrais bien que ce soit
là une preuve que je puisse être aimée
par vous. Je suis prête à vous montrer mon
affection toute désintéressée et sans cal-
cul, et si vous voulez me voir aussi
vous dévoiler sans artifice mon âme
toute nue, venez me faire une visite.
Nous causerons en amis, franchement.
Je vous prouverai que je suis la femme
sincère, capable de vous offrir l'affection
la plus profonde comme la plus étroite
en amitié, en un mot la meilleure preuve
dont vous puissiez rêver, puisque votre
âme est libre. Pensez que la solitude où j'ha-
bite est bien longue, bien dure et souvent
difficile. Ainsi en y songeant j'ai l'âme
grosse. Accourez donc vite et venez me la
faire oublier par l'amour où je veux me
mettre.

*(D'abord attribué à Georges Sand, il semblerait que ce poème ait été écrit par des amis le jour de son enterrement)***

De Paul Adam* **Ce poème naïf** (la clef de lecture se trouve à la fin du poème):

La première fois quand je l'ai vue
J'ai tout de suite remarqué son regard
J'en étais complètement hagard

Dans ce jardin du Luxembourg
Je me suis dit: Faut que je l'aborde
Pour voir si tous deux on s'accorde

J'ai déposé mon baluchon
Alors j'ai vu tes gros yeux doux
J'en suis dev'nu un peu comme fou

Quand je t'ai dis que tu me plaisais
Que j'aimerais bien te revoir
Tu m'as donné rendez-vous le soir

Et je t'ai dit: Oh Pénélope
Que tu étais une sacrée belle fille
Que je t'aimerais toute ma vie

Quand dans ce lit de marguerites
Tu m'as caressé doucement la tête
Ma vie entière est une fête

Et sous les regards de la foule
J'ai posé ma main sur ta main
Vous voyez bien que ce n'est pas malsain

À l'ombre des eucalyptus
Je t'ai dit: Je veux que tu me suives
Je te sentais d'humeur lascive

Alors comme ça dans les tulipes
Tu m'as fait une petite promesse
Gage d'affection et de tendresse

Si notre amour devait céder
Je n'aurais plus qu'à me faire prêtre
Je ne pourrais jamais m'en remettre

Car si un jour notre amour rouille
Je m'en mordrai très fort les doigts
Chérie vraiment je n'aime que toi

(Vous prenez le dernier mot de chaque deuxième vers et vous le remplacez par un mot qui rime avec le dernier mot du premier vers, compris?)

* **Paul Adam** (1862-1920) est un écrivain très prolifique (plus de trente œuvres, romans, essais ou nouvelles). Nationaliste et partisan de Boulanger, il soutint les troupes pendant la guerre de 14-18. Mais surtout, il s'insurgea contre la misère de l'époque et fit l'éloge de Ravachol. Sa statue trône dans les jardins du Trocadéro. Certains le comparèrent à Balzac.

PS: « *La poésie est une chose trop sérieuse, pour être confiée uniquement à des poètes.* » Marc-Antoine DUPOIGNET (1789-1870).

Mario Lucas ◆

** Complétons le texte de George Sand par cette invite de Musset:

Quand je mets à vos pieds un éternel hommage,

Voulez-vous qu'un instant je change de visage ?

Vous avez capturé les sentiments d'un cœur

Que pour vous adorer forma le créateur.

Je vous chéris, amour, et ma plume en délire

Couche sur le papier ce que je n'ose dire.

Avec soin de mes vers lisez les premiers mots,

Vous saurez quel remède apporter à mes maux.

Et la réponse finale de George:

Cette insigne faveur que votre cœur réclame

Nuit à ma renommée et répugne à mon âme.



George Sand



A. de Musset



Paul Adam

Et, à ce point de réflexion sur la sensualité de la poésie, il serait inconvenant de ne pas citer ce chef-d'œuvre absolu qui date du XVII^{ème} siècle et fut écrit par l'abbé Gabriel-Charles de Lattaignant. Certes il n'avait pas vraiment la vocation et faillit même se marier. Mais il reprit ses esprits, se fit ordonner prêtre à 46 ans, avant de reprendre à Paris sa joyeuse vie de poète et chansonnier – il ajouta huit couplets à «*J'ai du bon tabac*»!, c'est dire. L'âge venant, il se retira chez les *Frères de la doctrine chrétienne*. Il y mourut, sans aucun doute saintement, à 82 ans.



Le Mot et la Chose

Madame quel est votre mot
Et sur le mot et sur la chose
On vous a dit souvent le mot
On vous a fait souvent la chose

Ainsi de la chose et du mot
Vous pouvez dire quelque chose
Et je gagerais que le mot
Vous plaît beaucoup moins que la chose

Pour moi voici quel est mon mot
Et sur le mot et sur la chose
J'avouerais que j'aime le mot
J'avouerais que j'aime la chose

Mais c'est la chose avec le mot
Mais c'est le mot avec la chose
Autrement la chose et le mot
À mes yeux seraient peu de chose

Je crois même en faveur du mot
Pouvoir ajouter quelque chose
Une chose qui donne au mot
Tout l'avantage sur la chose

C'est qu'on peut dire encore le mot
Alors qu'on ne fait plus la chose
Et pour peu que vaille le mot
Mon Dieu c'est toujours quelque chose

De là je conclus que le mot
Doit être mis avant la chose
Qu'il ne faut ajouter au mot
Qu'autant que l'on peut quelque chose

Et que pour le jour où le mot
Viendra seul hélas sans la chose
Il faut se réserver le mot
Pour se consoler de la chose

Pour vous je crois qu'avec le mot
Vous voyez toujours autre chose
Vous dites si gaiement le mot
Vous méritez si bien la chose

Que pour vous la chose et le mot
Doivent être la même chose
Et vous n'avez pas dit le mot
Qu'on est déjà prêt à la chose

Mais quand je vous dis que le mot
Doit être mis avant la chose
Vous devez me croire à ce mot
Bien peu connaisseur en la chose

Eh bien voici mon dernier mot
Et sur le mot et sur la chose
Madame passez-moi le mot
Et je vous passerai la chose

MARIE UGUAY



Non, je ne suis pas féministe, juste un être humain, comme vous et moi, quel que soient les origines, la couleur ou le sexe mais, il faut bien le reconnaître, de Beyrouth à Montréal, des femmes ont écrit des textes qui me secouent les tripes. Mais alors, me direz-vous, il y a quand même des hommes (et même des Français peut-être...) qui ont écrit des choses formidables... Pourquoi pas? Oh, pas ceux qui plastronnent à la TV en tout cas ou dans les colloques, les Michel et consorts... de la masturbation intellectuelle j'vous dis! Bon j'arrête là mon coup de gueule et je reviens à la dernière que je viens de découvrir: Marie UGUAY. On parle beaucoup de sa biographie, mais le plus important (n'est-ce-pas?) ce sont ses écrits. Seulement trois recueils (le temps lui a manqué) et un journal, mais quelle force dans l'écriture! Lisez cet extrait de son journal pour vous faire déjà une petite idée:

Tu es invivable Montréal, avec tes rues parfumées dans la montagne et tes autres rues, ces corridors où ton cœur bat dans la poussière du mépris et de l'ennui. Tu croupis en juillet et en août sous la pression humide et tu te figes dans un long cri durant tout l'hiver. En janvier, tu es à vif avec des gerçures à l'âme. En février, plus rien ne bouge, tu es déjà ciselée dans le marbre. En mars, parfois, tu pleures et tu

rages. Tu n'as pas honte d'être laide en avril quand tu es toute nue. En mai, oui en mai seulement, tu lèves tes jupes et tu heurtes la lumière avec tes jupons et tes sourires. En automne, tu es un réceptacle d'espoirs qui vont s'étouffer sous le cul décoré de décembre.

Son style est dépouillé, sans métaphores ni fioritures. Pas de lyrisme, mais un travail rigoureux sur l'écriture. Elle va à l'essentiel. Dans son recueil *Autoportraits* (le plus abouti), publié à titre posthume, elle supprime toute ponctuation et majuscules. Elle parle de la nature, de la vie en général, de tout ce qui nous touche. Elle s'émerveille de l'intime et du quotidien.

maintenant nous sommes assis à la grande terrasse
où paraît le soir et les voix parlent un langage inconnu
de plus en plus s'efface la limite entre le ciel et la terre
et surgissent du miroir de vigoureuses étoiles
calmes et filantes

plus loin un long mur blanc
et sa corolle de fenêtres noires...
... les banlieues sont des braises d'orange
tu ne finis pas tes phrases
comme s'il fallait comprendre de l'œil
la solitude du verbe
tu es assis au bord du lit
et parfois un grand éclair de chaleur
découvre les toits et ton corps

Née à Montréal en 1955, elle y est décédée à 26 ans d'un cancer des os. Cette maladie invalidante a peut-être influé sur son parcours, mais probablement pas sur son écriture, ainsi qu'elle le disait.

Comment mieux résumer son style que cet extrait de son journal (qu'elle ne voulait pas voir publier):

J'aime changer d'atmosphère, de féerie, aller là où peut me porter le hasard, être attentive au spectacle des saisons et des êtres, ne rien perdre des gens et des choses. Chaque poème est une ouverture au monde.

L'ensemble de ses poèmes (comprenant Signe et rumeur, L'Outre-vie, Autoportraits ainsi que Poèmes en marge et Poèmes en prose) a été publié à Montréal, aux éditions du Boréal en 2005.

Il existe pourtant des pommes et des oranges
Cézanne tenant d'une seule main
toute l'amplitude féconde de la terre
la belle vigueur des fruits
Je ne connais pas tous les fruits par cœur
ni la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc

Mais des hôpitaux n'en finissent plus
des usines n'en finissent plus
des files d'attente dans le gel n'en finissent plus
des plages tournées en marécage n'en finissent plus
J'en ai connu qui souffraient à perdre haleine
N'en finissent plus de mourir
en écoutant la voix d'un violon ou d'un corbeau
ou celle des érables en avril

N'en finissent plus d'atteindre des rivières en eux
qui défilent charriant des banquises de lumière
des lambeaux de saisons ils ont tant de rêves
Mais les barrières les antichambres n'en finissent plus
Les tortures les cancers n'en finissent plus
les hommes qui luttent dans les mines
aux souches de leur peuple
que l'on fusille à bout portant en sautillant de fureur
n'en finissent plus
de rêver couleur orange

Des femmes n'en finissent plus de coudre des hommes
et des hommes de se verser à boire

Pourtant malgré les rides multipliées du monde
malgré les exils multipliés
les blessures répétées
dans l'aveuglement des pierres
je piège encore le son des vagues
la paix des oranges

Doucement Cézanne se réclame de la souffrance du sol
de sa construction
et tout l'été dynamique s'en vient m'éveiller
s'en vient doucement éperdument me léguer ses fruits

souvenir odorant des pages
lecture derrière les vitres trempées
languissement des caresses
plusieurs envols ont créé ce tremblement des mots
brèche lourde du soleil

Signe et rumeur

J'irai partout ailleurs
l'hirondelle la fumée les roses tropicales
c'est tout le matin ensemble
puis l'homme que l'on aime et que l'on oublie
je serai bien le jour
dans la moisissure d'or
qui traîne dans toutes les capitales
et le tapis usé les ascenseurs

je n'ai plus d'imagination
ni de souvenirs forcément
je regarde finir le monde

et naître mes désirs

Signe et rumeur

tout ce qui va suivre
maintenant t'appartient
des traces du rideau
et de la surface du sol
des plis du clair-obscur
à l'étang parfait de la nuit
et le mouvement très pur des respirations
le destin imaginaire des mains

c'est pour toi qu'il tremble
ce passage furtif et dérisoire
de clartés aux profondes strates
et l'ombre s'agrandit
au-dessus des montagnes
pour toi ce tremblement
qui complique l'espace
inaugure le déclin
de tant de splendeurs
toute la vacance
qui juge ses fleurs
et perd ses fruits

Autoportraits

nos gestes s'entrouvrent
avec le déploiement des matins
avec l'attente émerveillée
des racines et des eaux souterraines
et s'écoulent comme des rivières

Signe et rumeur

Mario Lucas ◆

TRONDHEIM / CHEVILLARD

«JE VAIS RESTER»



Depuis une bonne dizaine d'années j'ai un petit papier apposé sur mon frigo :

«Il aime le mouvement de partir, il se fout de l'endroit à atteindre,

ce qu'il aime c'est partir, c'est déclarer qu'il part»
(Lydie Salvaire)

assez antinomique avec ce titre. Pourtant ce roman m'a bien accroché!

C'est l'été, Fabienne et Roland arrivent à Palavas pour une semaine de vacances. Il a tout organisé, réservé, payé, et il a noté dans un carnet les moments importants du séjour. Un accident tragique survient alors qu'ils n'ont pas encore déposé leurs bagages à l'appartement... et elle se retrouve seule.

Stupeur... déni...

Contre toute attente, elle décide de rester.

L'étude psychologique est fine, bien cernée et elle ne propose surtout pas d'explications.

Dès la première planche, on est vraiment plongé dans cette ambiance radieuse mais bien venteuse

(Ah, ce putain de mistral, il décoiffe!)

Dès la cinquième page (sur 125), ça y est, elle est seule. Cinq, six phrases pour 24 planches. C'est selon moi, la force triomphante du roman graphique.

Très vite le visage de Fabienne exprime l'étrangeté, est-elle sous médocs, simplette ou à juste titre complètement larguée et sidérée?

Et puis, la vie est là, la semaine de loisirs est payée et programmée.

Pas d'histoire d'amour, uniquement une rencontre qui questionne le sens de la vie...

Au sortir d'une soirée copieuse au restaurant «Moi, j'ai plus faim.» - «Moi non plus» (répond-elle)

Fabienne achète un kebab... pour un chien qui s'en régale!





Cette BD a au moins le mérite de ne pas laisser indifférent. En ce qui me concerne, j'ai pris une petite claque. Elle m'a interpellé comme rarement. C'est ce contraste entre un début banal, une mort absurde et une réaction à l'opposé de toute logique qui donne tout le sel à ce récit. Le dénouement se joue dès les premières pages.

Et le reste? La suite (les trois quarts du récit) s'attarde sur les réactions post-traumatiques de la compagne du défunt qui s'emmure dans un déni flagrant en faisant comme si de rien n'était. C'est choquant mais pas si incongru que cela. Personnellement, j'ai été bluffé par l'histoire et pas déçu pour le coup, même si la narration est lente et parsemée de futilités (pas si innocentes que cela d'ailleurs)

Pierig-internaute

On est bien dans cette région que j'ai eu la chance d'apprécier "hors saison", ah la joie de la retraite voyageuse, cela me rappelle un air de Bashung:

«C'est comment qu'on freine, j'voudrais sortir de là».

Et si je repartais, avec ou sans masque?

Heureusement, il y a Paco qui a le rôle de l'ancien avisé, sa copine a une urgence au boulot, il peut donc donner du temps à Fabienne...

Je me suis parfois posé la question de son état mental, le désespoir est vraiment bien rendu. Elle semble parfois étonnée comme dans le regard d'un enfant qui découvre une nouvelle chose qui l'émerveille.

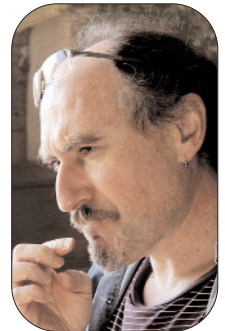
Les planches sont très souvent muettes, (c'est un peu le minimalisme des phrases et mots), elles défilent donc vite. Par contre, les couleurs sont à mon goût très réussies. J'aime bien les couleurs et la lumière, le trait est assez sobre, il arrive bien néanmoins à bien faire vivre cette histoire si prenante.

Michel DESHAYES ♦



Lewis Trondheim

«Je vais rester», Rue de Sèvres, 2018



Hubert Chevillard